1

Poverty Bay, décembre 1867

La grande cérémonie était sur le point de commencer. Assis sur son trône de feuilles de palmier, le chef de la tribu Rane Kanahau contemplait avec satisfaction l'effervescence des préparatifs du rite initiatique de sa fille aînée. Les tatoueurs, les *tohunga-ta-moko*, avaient reçu de ses propres mains l'*oko*, cette coupelle en bois décorée. Elle contenait les pigments d'*Awheto* et *Ngarehu* qui se transmettaient de génération en génération afin que le *moko* soit unique. Les tatoueurs, deux vieillards, lui avaient déjà incisé les signes de son origine sur le visage et sur les cuisses. Ces motifs distinctifs faisaient toute sa fierté. Son *moko* signalait à tout le monde qu'il était non seulement chef de tribu, mais également un souverain important. Ce jour revêtait une importance toute particulière. Kanahau aurait tellement aimé avoir un fils à qui transmettre son trône ! Mais le dieu de la Fertilité leur avait refusé, à lui et à son épouse, qu'il en soit ainsi. Il leur avait donné deux filles. Tous les espoirs de Kanahau reposaient désormais sur son aînée, aussi habile qu'un garçon à la chasse comme à la pêche. Si elle n'avait pas eu ces traits féminins, le chef Kanahau aurait pu se bercer de l'illusion d'avoir enfanté un fils. Elle était rebelle et fougueuse. Une vraie guerrière. Pour s'en convaincre, il lui suffisait de repenser à l'attaque de leurs ennemis, il y avait de cela bien des années. Ahorangi, alors âgée de onze ans, s'était battue comme un homme. Il était fier de son courage, mais il était désormais grand temps qu'elle se consacre à ses devoirs de femme. La cérémonie d'aujourd'hui célébrerait donc en même temps celle de son mariage.

Hehu, le fiancé, était un ami d'enfance d'Ahorangi. Fils d'un chef entièrement dévoué à Kanahau, il avait passé beaucoup de temps avec la fille du souverain. Les duels des deux enfants étaient légendaires. Ils s'étaient mesurés comme des frères, s'étaient même livrés aux combats singuliers traditionnels avec des bâtons. Le père de la princesse avait bien remarqué le penchant de Hehu pour sa fille. Le jeune homme avait laissé exploser sa joie lorsque Kanahau lui avait proposé d'épouser Ahorangi le jour de son tatouage. La jeune fille, quant à elle, avait réagi par un violent accès de colère. Elle s'était défendue bec et ongles contre cette union. Mais son père lui avait bien signifié que sa décision était irrévocable. Depuis, sa fille affichait une mine renfrognée, ne laissant personne lui adresser la parole. Elle ne jetait même plus un seul regard à Hehu. Le chef ressentait de la compassion pour le jeune homme qui ne cessait de chercher à approcher Ahorangi, essuyant rebuffade sur rebuffade. Kanahau poussa un long soupir en posant son regard sur le visage buté et fier de sa fille aînée. Il l'aimait de tout son cœur et bien plus qu'Harakeke, d'un an sa cadette, mais sa nature indépendante l'inquiétait. Le jeune et sensible Hehu saurait-il dompter ce caractère insoumis ?

Ce qui le tourmentait plus encore que l'opposition de sa fille au mariage, c'était son aversion affichée pour le *moko*. Elle avait prié, supplié qu'on épargne son visage. Elle aurait accepté qu'on lui tatoue les jambes, mais personne alors n'aurait reconnu au premier abord son origine noble. Et c'était le sens de ces signes. Le *moko* devait orner son menton de manière bien visible.

– Je vais ressembler à un homme avec une barbe ! avait-elle lancé à son père.

– Tu as toujours voulu être un garçon, avait-il rétorqué, mais elle n'avait pas accepté cet argument.

Ses propos d'alors préoccupaient encore Kanahau. Le moment était solennel ; Ahorangi n'était plus qu'à quelques minutes de son initiation. Elle lui avait demandé d'un ton provocant pourquoi les Anglaises ne portaient pas de *moko* ; elle ne doutait pas un instant que les Pakehas étaient plus civilisés sur ce point que les Maoris. Ses paroles avaient touché Kanahau au plus profond de lui-même, car il était incapable de déceler une

quelconque supériorité des Blancs sur son peuple. Kanahau prit une profonde inspiration et tenta de se détendre en se calant dans son trône. Que craignait-il donc ? Il ne pouvait plus rien arriver !

Les jeunes hommes de sa tribu et de celle de Hehu s'apprêtaient à exécuter un *haka*, la danse maorie traditionnelle, après l'initiation d'Ahorangi ; les tatoueurs disposaient leurs instruments devant la princesse, des ciseaux en os d'albatros. Imaginer que la tendre peau du visage de sa fille serait bientôt rugueuse et couverte de cicatrices emplissait Kanahau de fierté. Il n'aimait pas la peau de pêche des femmes pakehas et ne comprenait pas qu'on puisse apprécier un visage aussi lisse et clair. Une fois que sa fille porterait les signes d'une princesse maorie, elle abandonnerait de telles comparaisons déraisonnables. C'est du moins ce dont Kanahau essayait de se persuader.

Au même instant, les femmes entonnèrent un chant. Leurs voix emplirent le lieu sacré, portant loin au-delà de la mer. Kanahau essuya furtivement une larme au coin de sa paupière. Son épouse, décédée l'an passé, lui manquait tellement ! Elle aurait été remplie de fierté si elle avait pu voir que sa fille indisciplinée se soumettait et respectait les rituels de ses ancêtres. Sous la protection de sa mère, Ahorangi aurait peut-être encore refusé de se faire tatouer et de se marier. Si les choses s'étaient passées selon le souhait de Kanahau, ce jour aurait été célébré il y a deux ans déjà ; mais sa femme Ihapere avait toujours pris le parti de sa fille et obligé son mari à s'armer de patience. Elle avait exigé qu'il attende les seize ans d'Ahorangi. Elle en avait maintenant dix-sept et, aux yeux de son père, elle était mûre comme une patate douce qui aurait séjourné trop longtemps dans le grenier.

Kanahau voulait jeter un dernier regard sur son visage pur et infantin. La ressemblance avec sa mère était étonnante. Son père s'était autrefois violemment élevé contre le mariage de son fils avec ce « visage menu » ; c'était le nom qu'il avait donné sa vie durant à sa belle-fille. Et pourtant, c'étaient justement ces traits extraordinairement fins pour une femme maorie qui avaient attiré Kanahau. Mais Ihapere portait un *moko* au menton et l'arborait avec fierté. Et c'est précisément à cet endroit que les *tohunga-ta-moko* allaient entailler la peau de sa fille pour y tatouer le *moko*.

Le chant des femmes s'interrompit soudain, des cris se firent entendre. Surpris, Kanahau détacha son regard de sa fille. Un groupe de cavaliers se frayait un chemin au travers des femmes qui hurlaient. Les dieux seuls savaient d'où sortaient ces hommes. Le chef n'avait pas encore pleinement saisi la portée de l'incident. Ce n'est que lorsqu'un des hommes s'empara de sa fille pour la hisser sur son cheval qu'il comprit qu'il s'agissait d'une attaque abjecte. Il avait entendu dire que des colons en mal d'amour enlevaient parfois des femmes maories, mais comment osaient-ils pénétrer en ce jour dans son village ?

Kanahau se leva et fit signe aux jeunes hommes qui avaient pris position pour effectuer leur *haka* de riposter à cette intrusion. Les guerriers se lancèrent contre les Pakehas en poussant leurs cris de guerre et les mirent en fuite. Les assaillants déguerpirent au galop en poussant des jurons. Kanahau s'était lui aussi jeté dans la bataille et s'apprêtait à chasser le dernier cavalier lorsqu'un cri perçant le fit se retourner brusquement.

Le chef en eut le souffle coupé. L'endroit où Ahorangi, sa fille bien-aimée, était assise quelques secondes auparavant disparaissait dans un tourbillon de poussière soulevé par un cheval qui s'éloignait au galop. Lorsque le nuage se dissipa, le chef constata que le trône de feuilles de palmier était vide. Il poussa un cri à glacer le sang.

2

Train pour Napier, décembre 1930

Au début, Eva n'avait cessé de regarder par la vitre de la voiture. Jamais encore elle n'avait vu de paysages aussi sauvages. Jusqu'à ce jour où elle avait tout laissé derrière elle, elle avait rarement quitté Badenheim, ce petit coin du Palatinat avec ses collines aux pentes douces et ses vignes à perte de vue. Elle avait toujours rêvé de partir un jour, mais jamais elle n'aurait cru possible que ses aspirations les plus secrètes se réalisent si vite.

Tout remontait à bientôt trois mois. Jamais elle n'oublierait cette soirée pendant laquelle son père leur avait dévoilé son plan à la lueur des bougies. Jamais non plus elle ne pourrait effacer de sa mémoire l'image de sa mère, figée en apprenant leur émigration prochaine. Sa mère passait parfois des heures assise dans son fauteuil, les yeux fixés devant elle, le regard sombre ; Eva s'y était habituée au fil des années. Mais elle fut d'autant plus étonnée de ne pas l'entendre pousser un cri alors qu'on exigeait d'elle de quitter brutalement son pays bien-aimé. Eva, quant à elle, avait eu du mal à dissimuler son enthousiasme. L'Amérique était plus que ce qu'elle n'avait jamais osé espérer. Sa joie avait cependant été de courte durée. En effet, son père ne partirait qu'avec son fils Hans tandis que son épouse neurasthénique et sa fille dotée d'un caractère bien trempé rejoindraient une quelconque cousine en Nouvelle-Zélande.

– Billets, s'il vous plaît ! cria une voix en anglais, l'arrachant à ses pensées.

Eva sursauta et chercha les billets dans son sac à main. Elle avait réussi à les acheter avec les dernières économies que sa

mère avait emportées à bord du bateau. En fait, on aurait dû venir les chercher à Auckland, mais après avoir attendu toute seule jusqu'au lendemain sur le quai, elle avait fini par se mettre en quête d'un téléphone pour joindre sa tante, qui lui avait dit de prendre le train pour Wellington, de changer à Taumarunui pour Napier et, une fois là, de se faire conduire de la gare à sa maison. La tante ne s'était pas montrée particulièrement aimable au téléphone. Elle avait pourtant envoyé une lettre fort gentille à son père, lui disant qu'elle accueillerait avec plaisir son épouse et sa fille pour deux ans. Comme il y avait beaucoup de travail dans le vignoble, toute aide était la bienvenue. Les choses semblaient avoir changé entre-temps ; jamais auparavant il n'avait en effet été question d'une maison en ville.

– Vous rêvassez ? lui fit le contrôleur.

– Non, voilà le billet, s'empressa de répondre Eva en anglais.

– D'où venez-vous ?

Eva tressaillit. Son accent l'aurait-il trahie ? Elle avait travaillé son anglais avec tant de persévérance. Elle n'avait rien fait d'autre pendant toute la traversée que de se plonger dans les livres, allongée sur sa couchette. Pas question d'arriver muette à l'autre bout du monde !

– Je viens d'Allemagne, répondit Eva sur un ton hésitant.

Le visage du contrôleur s'éclaira.

– J'en étais sûr ! Et croyez-moi, j'ai tout de suite reconnu votre accent du Palatinat.

Eva sourit à son tour. Elle hocha plusieurs fois la tête.

– Oui, je suis originaire de Badenheim !

L'homme se gratta le menton.

– Je ne connais pas, mais il faut dire que je suis ici depuis plus de quarante ans. J'étais encore un enfant lorsque nous avons quitté notre pays...

Il s'interrompit et la regarda attentivement.

– Vous êtes partie toute seule pour faire le tour du monde ?

– Non, j'étais avec ma mère, mais elle est morte pendant le voyage....

Elle ne put retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Cela tenait certainement à cet inconnu parlant la langue qui lui

était familière. À cela s'ajoutait le souvenir douloureux du jour où sa mère ne s'était pas réveillée. Elle eut soudain le sentiment de se retrouver sur le bateau.

– Elle ne reviendra pas ! s'était immiscée une vieille femme allongée sur la couchette voisine en voyant Eva secouer comme une folle le corps sans vie de sa mère.

La jeune femme avait alors compris qu'elle disait vrai, mais elle n'était pas prête à accepter la vérité. Elle était sortie précipitamment de la cabine-dortoir et avait appelé le Dr Franke. Il l'avait accompagnée jusqu'au lit de sa mère qu'il connaissait bien puisqu'elle s'était portée volontaire pour l'assister lors d'une grave épidémie de grippe qui avait sévi sur le navire. Infatigables, Eva et sa mère s'étaient dévouées pour soigner les malades, tenaillées qu'elles étaient par la peur d'être elles-mêmes contaminées ; en fait, elles n'avaient même pas contracté un simple rhume. L'épidémie avait été maîtrisée à bord et n'avait fait que peu de victimes.

Le visage du médecin aux cheveux gris avait changé de couleur lorsqu'il s'était penché sur Martha Schindler.

– Votre mère est morte, avait-il dit après l'avoir examinée.

– Mais elle était encore en très bonne santé, hier ! Elle ne montrait aucun signe de cette terrible grippe. Et elle n'a pas le cœur fragile. C'est impossible ! avait rétorqué Eva au désespoir.

Le Dr Franke lui avait fait signe de l'accompagner à l'extérieur, car toutes les autres passagères avaient le regard rivé sur Eva et le médecin.

Eva l'avait suivi, sans comprendre ce qui s'était passé.

– Je me demandais qui pouvait bien nous avoir volé le véronal, avait dit le docteur en brandissant un tube vide.

– Vous l'avez trouvé où ?

– Sous la couverture de votre mère. Je l'ai découvert en voulant l'ausculter. Courage ! Votre mère s'est suicidée.

– Elle a déjà fait une tentative, avait répondu Eva d'une voix presque inaudible.

Son père lui avait expliqué que la neurasthénie dont souffrait Martha avait commencé peu de temps après sa naissance. Le contrôleur s'était assis à côté d'Eva sur la banquette, le bras

posé sur son épaule. Lorsqu'elle avait compris que cet étranger essayait de la consoler, elle s'était mise à sangloter. Elle pouvait enfin pleurer ! Depuis ce jour fatal, elle était restée comme pétrifiée.

– Faut pas êt' triste, ma p'tiote, entendit-elle, incapable de retenir ses larmes.

Elle ne pouvait pas faire autrement. Enfin ! Tout le monde avait été étonné de ne pas la voir pleurer lorsque le capitaine avait basculé dans la mer le sac de lin contenant la dépouille de sa mère. Pas une larme ; tout son être était comme tétanisé.

Ce n'est qu'en cet instant, appuyée contre cet inconnu robuste originaire du même pays, qu'elle se laissa aller au chagrin d'avoir perdu sa mère et de se retrouver seule sur une terre inconnue.

Je vais écrire à mon père, il m'enverra de l'argent, je pourrai acheter un billet et je le reverrai bientôt, lui, mais aussi mon frère, tentait-elle de se persuader. Il ne lui faudrait pas attendre deux ans comme son père se l'était imaginé.

– Dans deux ans, j'aurai assez d'argent pour reprendre la culture de nos vignes. Et nous vivrons de la vente de notre vin, avait-il promis. Mais d'ici là, vous ne pouvez pas rester sur ce bout de terre misérable qui fut autrefois un riche vignoble.

Le domaine n'avait cessé de décliner après la guerre. Tout d'abord, son père était revenu blessé, puis il avait rejoint très tôt déjà les séparatistes regroupés autour de Heinz Orbis, lequel avait rêvé d'un Palatinat libre, allié de la France. Mais son mouvement n'avait pas trouvé de grand soutien dans la population. Peter Schindler avait certes pris à temps ses distances avec les séparatistes pour ne pas risquer sa vie, mais, aux yeux des occupants français, il n'était pas politiquement fiable ; de plus, il ne percevait rien des aides du gouvernement régional bavarois. Le maire ne prêtait aucune attention à cet empêcheur de tourner en rond francophile, comme on nommait Peter Schindler au village. Il avait dû vendre des vignes et n'avait plus été en mesure d'assurer la subsistance de sa famille avec le reste. Il s'était cependant refusé à vendre la propriété. Au lieu de cela, il avait vendu tous les bijoux que sa mère lui avait légués pour pouvoir acheter les billets pour l'Amérique et la Nouvelle-Zélande. Il en avait obtenu

une somme considérable, car le domaine Schindler avait connu une période autrement plus faste à l'époque de ses parents.

Eva fut brutalement tirée de ses pensées lorsque le contrôleur se leva en s'excusant. Il fallait qu'il continue. Mais il s'enquit de l'adresse où elle se rendait à Napier. Lorsqu'elle lui dit Cameron Road, il émit un sifflement admiratif. Il n'y avait dans cette rue que de grandes villas victoriennes cossues, expliqua-t-il. Là-bas, on avait de l'argent, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Eva remercia cet homme aimable. S'il avait su comme elle se moquait bien de sa destination ! De toute manière, elle n'y resterait pas longtemps. Elle était obnubilée par l'idée d'écrire une lettre à son père dès qu'elle aurait son adresse ; elle lui demanderait alors la permission de le rejoindre.

Si j'ai survécu à ce voyage, je suis bien capable d'arriver en bonne santé en Amérique, pensa-t-elle en se redressant. Le soleil brillait, réchauffant peu à peu l'intérieur de la voiture. Eva enleva son manteau de laine qui l'accompagnait depuis le début de son voyage. Son père le lui avait acheté à Hambourg. Ils avaient dû y attendre le départ de leurs navires dans un hébergement miteux. Encore une scène qu'elle n'oublierait jamais : sa mère et elle sur cet immense paquebot faisant signe à son père et à son frère jusqu'à ce qu'ils se fondent dans la masse sans visage des gens venus sur ce quai dire adieu à leurs proches. La première nuit sur ce gigantesque bateau à vapeur plein d'émigrants, Eva s'était endormie à force de pleurer ; elle n'avait plus reversé une larme, jusqu'à aujourd'hui. Le train traversait un paysage de montagnes et de vertes prairies. Les montagnes étaient plus hautes que chez elle, les prairies, plus vertes. Eva appuyait son visage contre la vitre. Même les rayons du soleil qui baignaient la campagne dans une lumière chaude lui semblaient plus ardents qu'à Badenheim. Elle ne voulait pas en perdre une miette. Pourtant, quelques minutes plus tard, la fatigue la terrassa. Ses yeux se fermèrent, sa tête s'affaissa sur sa poitrine.